C'était la première fois de sa vie que Robert se trouvait associé à un exercice plein d'analogie avec le métier des armes, sans doute il avait pu, pendant son long séjour en Algérie, en voir plus d'une contre-épreuve chez les chefs de grande tente, partisans non moins fanatiques de la chasse que les hauts et puissants seigneurs du temps jadis, mais avec toutes les différences qui existent entre notre civilisation et un état voisin de la barbarie. Et puis l'Algérie ne lui avait jamais offert l'appoint plein de charme des deux chasseresses qui déjà, chacune à des *titres divers, en étaient* venues à se partager son cœur.

Cependant on entendait toujours dans le lointain les chiens qui donnaient de la voix ; et bientôt le piqueur, se rapprochant des chasseurs, leur annonça que la meute était manifestement sur la piste d'un chevreuil, et que, à la façon dont les chiens aboyaient, ce devait être un broquart.

Les chasseurs s'échelonnèrent en conséquence le long de l'avenue, de distance en distance, gardant l'affut du haut de leurs montures et prêts à faire feu si la bête venait, en sortant du fourré, à passer leur portée. La duchesse Hélène et mademoiselle de Chalandray, qui n'étaient venues là, bien entendu, qu'en simples spectatrices, se posèrent à quelque distance.

—Je demande, s'écria le colonel, que celui qui aura l'étrenne de la chasse reçoive aussi une étrenne de la part de ces dames.

—Accepté ! reprit Claire, je promets à celui là l'étrenne de mes contredanses.

—Et vous, madame la duchesse ? fit le colonel.

—*Silence ! silence donc !* repartit Maurice, *voilà les chiens* qui se rapprochent.

En effet, quelques secondes après, un superbe broquart apparut en haut de l'allée et jeta à droite et à gauche un regard effaré. Le duc de Sauves et M. de Montmagny, qui se trouvaient le plus près de lui, tirèrent successivement. L'animal fit un bond et rentra dans le fourré.

—Je gage que je l'ai touché, dit le colonel.

—Je ne crois pas, reprit M. de Sauves ; au surplus les chiens nous le ramèneront et nous verrons bien alors s'il est blessé, en tout cas ce n'est pas ici qu'il faut l'attendre et il est déjà bien loin, j'en suis certain. Écoutez !.

Comme pour confirmer ce dire, les aboiements de la meute, qui avaient paru se rapprocher un moment, s'éloignèrent d'une manière sensible, et bientôt les sons du cor indiquèrent aux chasseurs qu'ils devaient se porter dans une autre direction. La cavalcade s'ébranla en conséquence, et tous, hommes et femmes, partirent au petit galop de chasse, se rendant là où le cor les appelait.

Dans la confusion résultant d'une pareille manœuvre, Robert, qui pour toutes sortes de motifs avait toujours soin de se maintenir à l'arrière-garde, ayant remarqué que la duchesse ralentissait elle-même l'allure de son cheval, crut pouvoir se rapprocher d'elle. En effet il lui tardait de la prévenir, ce qu'il n'avait pu faire encore, de la visite fort inattendue que M. de Sauves avait jugé devoir lui faire et de la façon dont les choses s'étaient passées.

L'occasion était propice, car on arrivait à un tournant qui empêchait d'être vu, et le gros de la cavalcade, au milieu de laquelle Claire se trouvait, ne laissait pas que d'avoir une assez grande avance. Déjà il commençait à mi-voix le récit de l'aventure que l'on connaît, lorsque tout à coup le duc, qui avait fait volte face et retourné son cheval, passa rapidement, en jetant ces mots du ton le plus naturel :

—Ce n'est rien, ne vous occupez pas de moi, j'ai laissé tomber mon fouet.

—Éloignez vous, par grâce ! éloignez vous de moi bien vite, balbutia la duchesse en rougissant, vous voyez, Robert qu'on nous observe.

En parlant ainsi, elle donna à son cheval un léger coup de houssine et rejoignit rapidement la cavalcade.

Quelques minutes après, comme les chasseurs étaient parvenus sur la lisière des bois entre deux côtes, le chevreuil, le même broquart qu'on avait déjà aperçu, se montra de nouveau hors de portée et comme incertain s'il gagnerait la côte voisine en franchissant la vallée qui s'en séparait, mais alors les chiens, qui avaient décidément perdu sa piste, venaient de tomber sur un sanglier, ainsi qu'il était aisé de le reconnaître à la façon dont ils donnaient de la voix.

Tout à coup l'animal, un énorme solitaire, d'un aspect farouche et vraiment terrible, que les aboiements de la meute venaient de chasser de sa bauge, déboucha à cent pas environ, *et s'élançant résolûment en avant, vint se jeter de lui même* au-devant des chasseurs.

—Attention ! s'écria Maurice, et que saint Hubert nous soit en aide !

—J'en fais mon affaire, reprit le colonel, qui lâcha en même temps son coup de fusil.

—Trop tôt et trop loin, mon colonel ! cria Robert.

—De quoi vous mêlez vous ? riposta le colonel ; je l'ai touché...

Soit que, en effet, il eut été touché, soit que, harcelé par la meute, il fût disposé à se défendre, le sanglier s'arrêta un instant, et, inclinant obliquement sa tête puissante, d'un coup de boutoir en plein ventre il envoya rouler dans la poussière le plus hardi de ses agresseurs, les entrailles déchirées et pantelantes.

Un cri d'horreur et de pitié s'échappa alors de la poitrine des deux femmes, et les chevaux, pris de frayeur, commencèrent à dresser les oreilles et à se cabrer.

—Sacrebleu ! s'écria Maurice, ceci devient sérieux ; mainte*nez bien vos chevaux, mesdames ! voilà un butor qui ne badine* pas, et il s'agit de ne pas le manquer.

Deux coups de feu retentirent en même temps dans la profondeur des bois ... c'étaient le duc et Maurice qui venaient de tirer à leur tour. Le sanglier avait été atteint, et même, suivant toute apparence, mortellement blessé ; mais, rendu furieux par ses blessures mêmes, il avait repris sa course, et, la gueule couverte d'une bave sanglante, il arrivait en droite ligne sur les chasseurs.

—Gare ! gare ! cria de loin le piqueur qui appuyait les chiens, garez vous bien vite, ou bien il va arriver malheur à quelqu'un !

A ce moment, un quatrième coup de feu retentit, et, atteignant l'animal dans le défaut de l'épaule, l'étendit roide mort au milieu de sa course vertigineuse. Il n'était pas alors à plus de douze à quinze pas de la duchesse et de Claire, l'une et l'autre pâles et tremblantes, et sur le point d'être désarçonnées par leurs chevaux affolés de frayeur. C'était Robert qui avait tiré ce dernier coup.

—Bravo ! s'écria Maurice, et vous nous disiez que vous n'aviez jamais chassé de votre vie !

C'est vrai, reprit tranquillement Robert, mais je crois qu'à la chasse comme à la guerre il faut un peu de sang-froid, voilà tout.

Le colonel s'avança à son tour plein de dépit et dit en ricanant :

—Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître

"Oui mesdames et Messieurs, je vous présente le Cid de ces bois."

Le piqueur, qui était accouru sur ces entrefaites, et qui venait de mettre pied à terre, déclara que c'était l'un des plus beaux coups de fusil dont il eût été témoin de sa vie.

—Amen ! s'écria M. de Montmagny, il faut qu'il y ait eu un pendu, que dis-je ? plusieurs pendus dans la famille de M. Robert, et qu'il en ait conservé religieusement toutes les cordes. Qu'en dites-vous, mesdames ?

—Riez ! riez ! colonel, tant qu'il vous plaira, reprit madame de Sauves, non sans quelque amertume. Il n'en est pas moins vrai que, sans l'adresse et le sang-froid de monsieur, le moins qui pût nous arriver à Claire et à moi, c'était d'être renversées.

—M. Robert ! s'écria à son tour mademoiselle de Chalandray, à vous ma première contredanse à la fête des vendanges !

—Il l'a pardieu bien gagnée, fit Maurice.